



CRITIQUE LIVRES

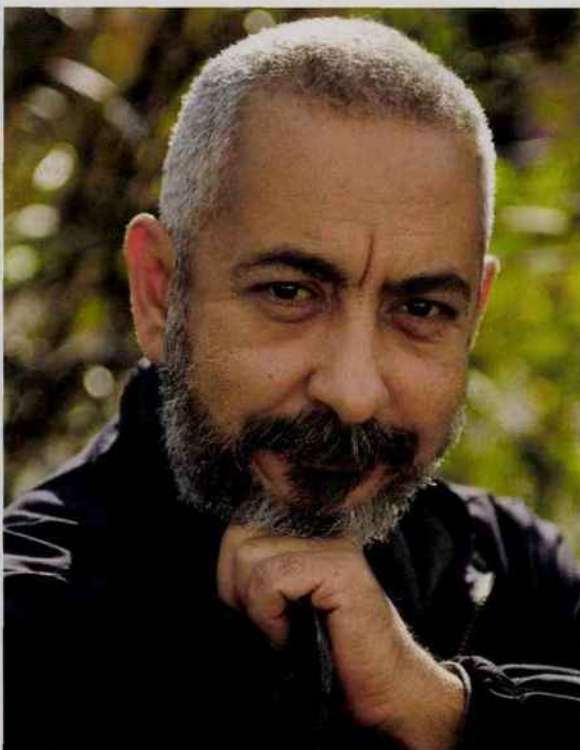
Les vaincus de La Havane

Un nouveau **Leonardo Padura** est toujours une bonne nouvelle. Et à plus forte raison lorsqu'il signe ce qui est peut-être son maître livre... PAR DAMIEN AUBEL

« Les plus désespérés sont les chants les plus beaux » : si le vers de Musset est un marronnier poétique bien vivace, c'est sans doute parce qu'il pousse sur une terre richement arrosée de pleurs. Ceux des perdants de l'Histoire, des élopés de la marche du temps. Dont les voix s'élèvent dans le chœur douloureux des grandes épopées de la défaite. Et dont les modulations à la fois poignantes et grandioses, les tableaux hantés de visions suppliciées, ne se réverbèrent pas seulement en vers, mais aussi dans la prose d'un héritier aussi digne qu'inattendu : Leonardo Padura. Qui a su convertir, d'œuvre en œuvre, le polar en parole épique, jusqu'à cette *Transparence du temps*. Un roman qui pourrait bien être le faite de ce temple décrépît que l'écrivain dresse, à son île, Cuba, à travers les tribulations de son ex-flic, passé au négoce à la petite semaine de livres rares, Mario Conde.

Odyssée des vaincus, donc, que ce dernier Padura. Les compagnons du Conde, l'Ulysse en pleine crise de la pré-soixantaine de cette Havane, quelque part entre champ de ruines et « far west » ? De vieux amis des fidèles lecteurs de l'écrivain cubain : Carlos, cloué à son fauteuil roulant ; le « Conejo », incapable de combler le vide qu'a laissé sa fille partie à l'étranger ; Tamara, qui titille toujours la libido de Mario ; Manolo, toujours flic, avec qui Mario formait un tandem au temps où il était en activité. Un petit groupe qui tente d'atténuer dans le rhum et les plantureux repas, la conscience de vivre, ou plutôt de survivre « par pur miracle, dans la dèche permanente. » Et dont les pérégrinations dans Cuba condensent, comme dans toute épopée, l'esprit d'une société, d'un peuple : « Conde se dit qu'en réalité, il y avait deux villes invisibles dans la ville visible : la fourmilière agitée des malheureux et les fabuleuses propriétés des bienheureux politiques et économiques. »

Grand chroniqueur de la fraternité épicurienne des cabossés de Cuba, Padura est aussi un maître du mystère. Cette fois, le



catalyseur est une statue de vierge noire, dérobée à un ancien camarade de lycée, et qui traîne dans son sillage du sang et des morts violentes. Mais aussi tout une histoire. Une autre odyssee, celle qui au cours des siècles, a fini par conduire la statue jusqu'aux rives de l'île. Une odyssee partie d'Europe, tissée, celle-ci aussi, de déroutes et de fuites, au fil du temps long de l'Histoire. Peste noire médiévale ; chute de Saint-Jean d'Acre et de l'ordre des Templiers ; absurdités fratricides et criminelles de la guerre d'Espagne. Les temporalités s'entrelacent, l'Histoire devient un feuilleté d'histoires, une vue éclatée des événements. Car on est chez les perdants : pas de destin linéaire qui mènerait confortablement à une victoire, mais le zigzag capricieux, boiteux, du cours des choses qui vont empirant...

Mais cette odyssee en miettes n'est telle que dans l'horizon, borné, du temps terrestre. Non que Padura, ni Conde, ne vivent dans l'espoir béat d'un Royaume hors du monde. Ce sont ne sont pas des dévots. Ou, plus exactement, leur credo n'a rien d'orthodoxe, mais il est bien là. Moins une foi stricto sensu, qu'une foi dans la foi si on ose dire. Qu'il s'agisse des « pressentiments » récurrents de Conde, ou des discussions sur la croyance, quelque chose se profile. La possibilité sinon d'un salut, au moins d'un autre ordre des choses. Ça s'appelle l'espoir.

LA TRANSPARENCE DU TEMPS.

Leonardo Padura, traduit de l'espagnol (Cuba) par Elena Zayas, Métailié, 448 p., 24 €

